

Avant-propos

À bord d'un vaisseau spatial lancé vers les « frontières de l'infini », vêtus de combinaisons futuristes, Igor et Grichka ont débarqué un samedi après-midi d'avril 1979 en direct sur TF1. Ah, « Temps X » ! Depuis, le petit écran est devenu leur univers. Les plateaux de télévision ! C'est bien là qu'ils se sentaient le plus à l'aise. Un accident de jeunesse, au départ. Mais sans s'en rendre compte, ils avaient croqué dans la pomme. La puissance de l'image, le plaisir d'admirer leur reflet répondaient à leur ego décuplé. C'était l'instrument idéal pour créer les personnages qu'ils rêvaient d'être et se construire un destin hors du commun. Tout en restant à jamais liés l'un à l'autre. Jusqu'à ne plus former qu'une entité : « les Bogdanoff ».

Les deux faces d'une même pièce

Si indissociables qu'ils paraissent, ces faux jumeaux n'en sont pas moins fort différents. Deux êtres pensants, merveilleusement complémentaires et qui, paraît-il, ne se disputent jamais, si ce n'est pour des questions d'argent. « Qu'est-ce que j'apprends, Grichka ? », s'insurge alors un Igor, remonté comme un ressort. Un mécanisme bien rodé pour se libérer temporairement de créanciers vindicatifs.

Peu de gens savent qu'ils passent leur temps à se chauffer comme des enfants. Jamais sérieusement. Jamais devant les autres ou devant la famille. Rien n'entrave leur duo. Ni l'amour, ni les enfants, ni l'argent, ni la célébrité. Pas de jalousie, pas de rancœur. Ils sont les deux faces d'une même pièce.

Eux qui cloisonnent tous leurs univers – télévisuel, politique, jet-set, famille, monde scientifique, monde de la nuit, etc. – pour ne jamais se dévoiler sont aussi pudiques que secrets.

Voilà pourtant quarante ans que leurs images remplissent les journaux pour leur plus grand plaisir. Et, depuis les dix dernières années, surtout les rubriques people et justice. Les Bogdanoff, des personnages célèbres... Depuis longtemps. Incroyable, quand on songe que « Temps X » fit irruption dans nos salons bien avant la télécommande ! Pourtant, les photographes en redemandent. Un cliché de ces deux têtes surprenantes fait vendre, sans que l'on sache vraiment à qui ni pourquoi.

Ainsi, à l'été 2017, après avoir gravi les marches du palais des Festivals à Cannes (où ils bénéficient d'un abonnement que leur envient nombre de célébrités), Igor présente officiellement aux magazines son nouveau béguin, précisant avec élégance l'âge du beau mannequin. Heureusement pour Julie Jardon, évoquer ses vingt-trois printemps est encore très avouable. Ce qui l'est peut-être moins : les quarante-cinq années qui la séparent d'Igor. Une manière de penser tellement loin de celle des Bogdanoff. Il est vrai qu'ils n'ont pas d'âge...

People d'un genre unique, à la fois clowns et savants, parlant un français châtié, aussi charmants qu'irritants, ils franchissent toutes les portes et s'insinuent dans tous les milieux. Protégés de Jacques Attali (bras droit de Mitterrand, plutôt marqué à gauche), puis de la Chiraquie

et de Sarkozy, ils n'affichent cependant aucune conviction politique. Leur ami Henri Plagnol, ex-ministre de Jean-Pierre Raffarin, en témoigne : « Nous ne parlons jamais de politique. Ce n'est pas leur monde. J'ai été étonné de lire un jour dans *Le Canard enchaîné* qu'ils étaient contre l'avortement et le mariage pour tous¹. »

Un look avant-gardiste, une conception du mariage assez moderne (Igor a eu son premier enfant hors mariage, puis a divorcé d'une deuxième union)... Ils ne s'affichent pas moins « conservateurs » et se disent attachés au catholicisme, culte dans lequel ils ont été élevés. Inclassables et iconoclastes.

Une soirée « platonicienne »

Ni de droite ni de gauche, donc. Voilà qui mène tout droit à Emmanuel Macron ! Dès août 2015, ils se sont rendus à l'université d'été du Medef « à l'invitation du président Pierre Gattaz », précise Grichka, pour y donner une conférence « sur ces intelligences artificielles d'un nouveau genre que sont les ordinateurs quantiques ». Surpris de les voir sur le campus d'HEC à Jouy-en-Josas, au milieu de grands patrons et de stars du Cac 40, Cyrille Eldin, chroniqueur du « Grand Journal », les aborde : « Pourquoi êtes-vous venus écouter Macron ? Parce que c'est un ovni de la politique ? » Grichka : « Parce qu'il a inventé la macron-économie ! » Igor, au chroniqueur tout bronzé : « Et toi, pourquoi tu es comme ça, avec cette mine absolument splendide ? — Bah, c'est plutôt

1. Sauf mention particulière, les citations sont issues d'entretiens avec l'auteur.

moi qui devrais poser la question¹!» Une petite plaisanterie sur ce visage qui ne laisse personne indifférent. Encore un des mystères qui les entoure et qu'ils cultivent avec soin.

Ils ne diront pas non plus comment ils ont rencontré Emmanuel Macron. Le brillant ministre n'a pas fait exception à la règle. Comme bien des personnalités brillantes, il a cédé à leur charme. Il est même tout sourire en découvrant en chair et en os ces héros de la télé des années 1980. Lui aussi fait partie des fans qui ont découvert « Temps X » juste avant son arrêt brutal.

Ces esprits vifs se trouvent aussitôt des points communs. Après quelques mots échangés avec Macron, les controverses liées aux jumeaux depuis tant d'années – thèse, plagiat, livres scientifiques erronés, conflit houleux avec le CNRS... – sont oubliées. Dans l'entourage du futur président, les frères apportent rapidement leur concours à des projets liés aux nouvelles technologies. Depuis, ils n'ont plus vraiment quitté le cercle de Brigitte et d'Emmanuel.

Le 15 mai 2017, au lendemain de l'investiture du nouveau président à l'Élysée, les Français, devant leur téléviseur, découvrent que les Bogdanoff font partie de ses proches! Le nouveau chef de l'État reçoit rue du Faubourg-Saint-Honoré. Peu de monde, seulement les fidèles. Une soirée organisée comme « une récompense pour tous les gens qui ont travaillé dans cette campagne », précise Benjamin Griveaux, porte-parole d'En Marche! Interrogé à sa sortie du château, Grichka, toujours vêtu de son blouson noir aux nombreuses fermetures éclair, perché sur des chaussures compensées, est très à l'aise, ses lunettes de soleil imposantes négligemment accrochées

1. « Le Grand Journal », Canal +, 27 juillet 2015.

à son veston. Ravi de l'élection de celui pour qui il s'est affiché et pour qui il a voté, il décrit une « ambiance d'une grande convivialité », où « beaucoup d'amitié circule entre les uns et les autres ». Autrement dit, une soirée « platonicienne [...] où l'on retrouve l'union entre le beau, le bien et le vrai¹ ».

Et hop! Une petite citation. Depuis 1975, c'est leur marque de fabrique. Platon, Nietzsche et saint Augustin occupent le podium. Des bribes, souvent les mêmes, répétées avec naturel, comme si les jumeaux les récitaient pour la première fois. Cela fait partie du duo qu'ils ont façonné, aussi complexe qu'énigmatique.

Tels des personnages de la *commedia dell'arte*, ils changent en effet de masques en fonction des individus qu'ils côtoient, s'adaptant avec une aisance inouïe. Cette métamorphose spontanée explique peut-être qu'ils soient allés plus loin, utilisant ce visage si étrange, devenu leur étendard, comme le reflet des mille et un caractères qu'ils peuvent incarner. Cette entité unique, « les Bogdanoff », a bravé tant de tempêtes! Un monstre à deux têtes souriantes, capables de faire avaler bien des couleuvres...

Pour mener cette enquête, j'ai rencontré des dizaines de témoins. Nombre d'entre eux, personnellement contactés par les frères, ont accepté de parler. Mais les jumeaux en ont été prévenus: cette première biographie qui leur est consacrée est un travail de journaliste. Une enquête fouillée, ni à charge ni à décharge. Car les Bogdanoff ont parfois « leur » vision des choses, proche de la quatrième dimension. Une manière de se détacher du réel. Ils écrivent à deux la partition de leur vie, une vie menée côte à côte, qui les protège et les enferme dans

1. Anne Saurat-Dubois et Liv Audigane, « Les frères Bogdanoff présents au pot de Macron à l'Élysée », BFMTV, 15 mai 2017.

leur bulle. Pas de stress quand il est partagé. Demain est un autre jour. Ni regret ni remords. Pas d'autocritique non plus... Le monde leur en veut? Le monde les jalouse? Tant pis! Ils n'ont que faire des aigris. Ils ont décidé depuis toujours de s'émerveiller de tout et de chercher la lumière, sans écouter les rabat-joie.

Une philosophie de vie assimilée dès l'enfance. La grand-mère hors du commun qui les a élevés ambitionnait d'en faire des singes savants dotés de mille dons. Impossible de décevoir cette femme à l'aura extraordinaire. À deux, ils se sont persuadés qu'ils étaient exceptionnels – et, au fond, sans doute le sont-ils devenus.

S'il y a des millions de jumeaux sur Terre, il n'y a qu'une paire de Bogdanoff. Un roman à eux seuls.

PREMIER MYSTÈRE

LES ORIGINES

1

Au commencement était « Istenne »

Quand elle est entrée la première fois dans l'église, tout le monde s'est tu.

Au milieu des années 1920, l'arrivée de cette dame portant beau fait grand bruit au village. À Saint-Lary, bourg perdu au fin fond du Gers, à quelques encablures d'Auch, on s'interroge : qu'est venue faire cette étrangère ? Une chose est sûre, ce n'est pas une visite de courtoisie. Elle a acquis le château et tout le village castral. Sans oublier de nombreuses terres alentour. Qui est cette femme ? Et comment a-t-elle découvert cette contrée gasconne, où l'accent des villageois permet à peine de les comprendre, surtout en ces Années folles ?

La nouvelle s'est répandue parmi les nobles de la région. Renseignements pris, cette jeune femme atypique viendrait de la cour d'Autriche. Il s'agirait de la comtesse de Colloredo-Mannsfeld. Une grande famille dont l'un des ancêtres n'était autre que le cardinal de Colloredo, prince-archevêque de Salzbourg, tout premier employeur du jeune Mozart. On chuchote que la comtesse est issue des comtes de Kolowrat-Krakowski, antique lignée tchèque qui, au VIII^e siècle, avait tiré son nom du sauvetage du roi de Bohême et qui se distingua

par la suite sur les champs de bataille et dans les ministères. Selon Igor et Grichka Bogdanoff, son père, le comte Léopold de Kolowrat-Krakowski, était un parlementaire, proche conseiller de l'empereur François-Joseph. Sa mère, elle, vivait dans l'entourage d'Élisabeth, l'Impératrice d'Autriche. Si Romy Schneider n'a pas encore porté l'image de Sissi au rang d'icône, la nouvelle fait tout de même son petit effet. Rendez-vous compte : elle est chargée des gants de Son Altesse impériale. Un honneur dont toute famille se targue volontiers. « C'était un grand privilège ! », confirme en riant Laurence, la sœur cadette des Bogdanoff. « Berthie, notre grand-mère, était très fière de raconter son glorieux passé », poursuit la sœur d'Igor et Grichka.

Mais, à Saint-Lary, on pressent très vite que cette arrivée traduit la volonté de se cacher du monde. Enfermée dans son château du XII^e siècle qui domine le village, une ancienne forteresse, Berthie, l'aïeule des jumeaux, ne reçoit guère. La comtesse, alors âgée de trente-six ans, est une solitaire. Si la curiosité pousse les habitants à tenter d'obtenir des informations grâce aux domestiques, ils en sont pour leurs frais. Ses gens de maison sont tous slaves !

Au fil des ans, quelques secrets d'alcôve traversent les murs. On apprend que la comtesse étouffait à Vienne auprès de son mari, austère commandant de la marine austro-hongroise, de vingt ans son aîné. Mariée à dix-neuf ans, la jeune fille, intelligente et spirituelle, dévorait les livres. Née en 1890, elle fait partie de cette génération qui espère beaucoup du siècle qui commence. Elle rêve de parcourir le monde. La grand-mère d'Igor et Grichka parle d'ailleurs de nombreuses langues. Comme nombre d'Austro-Hongrois, elle maîtrise parfaitement le russe, l'allemand, l'anglais, l'italien et le français ; sans oublier le tchèque, sa première langue, le hongrois et même

le polonais! Une éducation raffinée. Elle apprécie les concerts et témoigne d'un goût très sûr en matière d'art. Mais cette anticonformiste se lasse de cette vie de cour superficielle.

La Première Guerre mondiale ne vient guère troubler le ronron de son couple. Le comte est un homme très riche qui possède des milliers d'hectares et plusieurs châteaux, dont l'un près de Salzbourg. Un homme comblé, très amoureux de sa brillante et très belle épouse, dont on vante le port de reine. En 1918, alors même que s'effondre l'empire d'Autriche-Hongrie, ces nobles poursuivent leur vie, portés par l'esprit viennois qui permet de rire de tout et de supporter les péripéties de l'Histoire.

À la fin de la guerre, le couple a quatre enfants. Quatre jeunes garçons en pleine santé. Loin de se plaindre de n'avoir pas enfanté de fille, Berthie est ravie. La comtesse reste la seule femme au milieu de cette mêlée. Déjà, au sein du cocon familial, elle était la seule fille, bataillant pour se faire respecter par ses trois frères. Elle en a tiré le goût de l'effort, beaucoup d'assurance et une soif de liberté sans pareille.

Terrassé par le chagrin

Il n'y a pas que la comtesse qui fait jaser à Saint-Lary. Au fil des années, on a remarqué la petite fille métisse qui l'accompagne à la messe. Cette ravissante gamine au teint mat est souvent livrée à elle-même. Les dimanches, on la voit suivre Mme de Colloredo quelques pas derrière. Elle ne l'appelle pas «maman», tout le monde l'a bien noté. Qui est cette enfant exotique à l'air esseulé? Serait-elle le secret qui explique la présence de la mystérieuse comtesse

Berthie en ces lieux? Le fruit d'amours interdites, peut-être? Un tabou en ces années 1920.

Monique David, marraine de Grichka et Igor Bogdanoff, connaît cette histoire de famille. Une histoire cachée, racontée par bribes, entremêlée de contrevérités. Un soir de 1925, les Colloredo se rendent à un concert donné en mémoire du défunt empereur François-Joseph, le mari de Sissi. La comtesse est ravie. En 1912, pour la première fois, elle avait découvert la voix de celui qu'elle va retrouver ce soir : le ténor américain Roland Hayes qui a déjà parcouru toutes les capitales européennes quelques années auparavant. Outre le talent, quelque chose d'autre en fait un artiste exceptionnel : il est afro-américain. Une originalité dans le monde viennois. C'est un «Nègre», comme on dit à l'époque, et qui aime à «rappeler que son père était un chef indien cherokee», précisent les Bogdanoff. Pour la romanesque Berthie, il n'en faut pas davantage pour désirer follement revoir cet être venu d'ailleurs.

À trente-cinq ans, la comtesse s'attendait-elle à rencontrer celui qui lui ferait larguer les amarres? Celui pour lequel elle oserait abandonner mari et enfants en bas âge, faisant fi des convenances et du qu'en-dira-t-on?

Cette soirée de 1925 provoque un coup de tonnerre dans le cœur de Mme de Colloredo. Elle fait tout pour retrouver Roland qui, selon Igor et Grichka, «parle un allemand parfait, avec juste la pointe d'accent autrichien qui la fait chavirer». Elle qui avait lu et relu *Anna Karénine* rêvait sûrement de rencontrer elle aussi son Alexis Vronski.

Comme son héroïne, Berthie quitte tout et retrouve le chanteur lyrique à Paris¹, au grand dam de son mari. Après

1. Christopher A. Brooks, *Roland Hayes: The Legacy of an American Tenor*, Indiana University Press, 2014.

la colère, le comte est terrassé par le chagrin. Il ne prête pas même attention aux critiques de la Cour, où cette liaison fait scandale. De retour à Vienne, Berthie annonce son départ définitif. Elle est enceinte. Son mari la supplie de ne pas le quitter. Il est prêt à tout pardonner.

Il lui propose d'aller accoucher en Suisse et de placer l'enfant, auquel il promet de verser de l'argent. Mais rien n'y fait. Est-ce pour ne pas affronter les regards de ses pairs que Berthie préfère tout quitter? Nul ne sait. «À Vienne, les commérages vont bon train. On se dit que cet enfant sera zébré, noir et blanc. C'était vraiment un pays où l'on connaissait très mal les populations noires», raconte Véronique Bogdanoff, petite-fille de Berthie et plus jeune sœur d'Igor et Grichka. Sans regret, la comtesse dit adieu à cette vie facile de femme riche et estimée pour se lancer dans une nouvelle aventure.

«Elle a accouché seule, à Bâle en Suisse. Elle était très courageuse et décidée. Et, malgré la douleur qu'elle causait à ses enfants, elle avait pris le parti d'assumer», relate Monique David, la marraine des jumeaux. Assumer une conviction. Car, si le geste de Berthie peut paraître bien léger, il est au contraire le fruit d'une mûre réflexion. «Elle était persuadée que le sang de la race noire allait régénérer celui de la race blanche. Et le petit garçon qu'elle aurait à nouveau lui permettrait de prouver ses dires, prouver que ce métissage était un besoin vital pour la suite de l'humanité.»

Pour la survie de l'espèce, la mère de famille était donc prête à quitter ses quatre garçons dont l'aîné avait seize ans; le plus jeune, Fritz comme on l'appelle, n'était encore qu'un gamin jouant à la balançoire. «Malgré la gravité des faits, son mari lui promet de ne pas la laisser

dans le besoin et de l'aider jusqu'à sa mort», raconte Laurence Bogdanoff.

La comtesse quitte Vienne en plein hiver pour la Suisse. Le dernier jour du mois de février 1926, elle pense donner naissance à l'être qui aura la lourde tâche de guider l'humanité vers une voie nouvelle. Mais les dieux n'ont pas eu vent de ses desseins. Au lieu d'un garçon, comme les fois précédentes, c'est une petite fille qu'elle met au monde. Une catastrophe. Une blessure terrible. Tout son projet s'effondre. Le bébé miracle devient un fardeau. Une fille...

Pourtant, la fière Berthie refuse de placer l'enfant. Elle préfère fuir loin de ses racines, loin de ses semblables. Et trouver un nouveau point de chute. Ce sera Saint-Lary, dans le Gers. Là, personne ne viendra lui rappeler son passé. À distance des Pyrénées qui au loin lui rappellent l'Autriche et que l'on peut admirer d'une des chambres du château, elle pourra retrouver la quiétude.

Car Roland Hayes n'a pas reconnu sa fille, Maria Dolores, que tout le monde baptise vite « Maya ». L'histoire interdite est compliquée et le chanteur trop attaché à sa belle carrière naissante pour se soucier d'un bébé. Maya porte donc le nom de jeune fille de sa mère, « von Kolowrat ». Une des rares choses dont elle hérite. La petite brunette n'éveillera jamais l'affection de Berthie. « Elle a interdiction de l'appeler "maman" », poursuit Véronique, la plus jeune des enfants Bogdanoff. Pendant longtemps, c'est une gouvernante suisse qui s'occupe d'elle.

À Saint-Lary, on ne la voit pas à l'école du village. Malgré sa fuite, elle n'a pas dit adieu à sa vie passée : la comtesse veut des précepteurs pour sa progéniture. C'est ainsi que l'on éduque les enfants dans son milieu. Même au fin fond du Gers, pas question de déroger à la

règle. Douée pour les langues, Maya devient rapidement polyglotte comme sa mère. La plupart du temps, elles échangent d'ailleurs en anglais pour ne pas être comprises des domestiques slaves. Mais la jeune fille maîtrise aussi l'allemand, le russe et l'espagnol... Enfant isolée, la petite Maya est obligée de se créer un monde bien à elle. Elle passe bien souvent ses journées avec les domestiques dans le village castral en contrebas du château. Cet être atypique danse et dessine merveilleusement. Avec son crayon, elle aime croquer des Indiens d'Amérique. Pas de Noirs. « C'est un sujet qu'elle n'a jamais abordé », raconte son amie Monique David, la marraine d'Igor et Grichka. En revanche, elle invente de grandes histoires de chefs sioux chassant le bison, et fumant le calumet de la paix. Sans oublier sa passion : l'équitation. Des heures durant, elle galope à cheval sur les terres maternelles.

Afin de parfaire l'éducation de l'adolescente, Berthie décide de mettre fin à cette vie au grand air, une vie de sauvageonne. Elle la place dans un pensionnat très chic de Toulouse. Loin de s'en attrister, la jeune Maya se réjouit d'être entourée de jeunes filles de son âge pour la première fois de sa vie. Hélas, la réalité qu'elle ne veut pas voir lui revient durement au visage. Être métisse dans les années 1930 n'est pas chose facile. Victime de racisme, elle est rejetée par ses camarades de chambrée. Face au désastre, la comtesse met fin à l'expérience au bout de quelques semaines.

Un épisode traumatisant

Heureusement, Maya possède une joie de vivre hors du commun. Au château, où un esprit slave, une légèreté particulière flottent en permanence dans l'air, elle